



Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT PIE X
PRIEURÉ SAINT JEAN EUDES

Éditorial

Dans ce numéro :

p 1/2/3 : Éditorial

p 4 : Nous sommes contre-révolutionnaires

p 5 : Remerciements de l'Abbé Héon

p 6 : La Sainte Croix

p 7 : Carnet paroissial

p 8 : Notre-Dame de Jonville

p 10 : Connaître sa région

p 12 : Chronique du prieuré

Saint Pie X

En juin 1914, un séminariste brésilien, le jeune abbé Francisco Bartos, eut le bonheur d'accompagner un évêque que le pape saint Pie X recevait dans le cadre d'une visite ad limina.

Ce séminariste était d'autant plus ému qu'il venait de lire dans le journal le récit d'un miracle accompli la veille par le Souverain Pontife en faveur du premier enfant d'un couple princier, au cours d'une audience privée. Que s'était-il passé? Le pape avait tout de suite remarqué les larmes de l'épouse. Il lui avait demandé :

« - Pourquoi pleurez-vous, ma fille ?

- Saint-Père, il y a deux ans nous sommes venus ici pour recevoir la bénédiction nuptiale, et ma fille, qui est le premier fruit de notre mariage, est atteinte de poliomyélite.

- Laissez-moi la voir, demande le pape. La mère, tremblant d'émotion, lui tend alors sa fille, Pie X la met sur ses genoux, pendant quelques instants et, rendant l'enfant à sa mère, dit :

- Vous vous trompez, votre fille n'a rien ; essayez de la faire marcher, vous verrez. »

Les parents - avec joie et frayeur - avaient vu l'enfant marcher normalement. Elle était totalement guérie !

C'est sous cette forte impression que notre jeune abbé entra dans la salle d'audience...

C'est donc d'un saint à miracles, de son vivant même, que nous allons vous entretenir. Saint Pie X, élu pape en 1903, est mort de la guerre, le 20 août 1914, il y a cent ans. De la première conflagration mondiale, il fut l'une des victimes. On pouvait lire dans la Croix du 21.08.1914 : « il est mort de la guerre qu'il s'était efforcé en vain de conjurer par ses discrètes démarches, guerre dont l'extension soudaine l'a frappé au cœur ».

Saint Pie X a donc régné onze ans. En cet espace de temps, somme toute bien court, il a ramené l'Église à l'essentiel. Vous connaissez sa devise, elle tirée de l'épître de saint Paul aux Éphésiens, 1/10 : Omnia instaurare in Christo, tout ramener sous un seul chef, sous une seule tête, le Christ. Mais quel est le moyen de cette venue ou de ce retour au Christ? L'Église catholique. Voilà pourquoi - comme a pu le dire jadis Mgr Tissier de Mallerai dans un panégyrique - St Pie X a travaillé sans relâche à ce que l'Église soit toujours plus belle, toujours plus apte à remplir sa mission, toujours plus forte dans sa foi et toujours plus rayonnante de sainteté.

Saint Pie X a voulu l'Église plus belle que jamais ; aussi, dès le début de son souverain pontificat, le 22 novembre 1903, en la fête de Sainte Cécile, il fit publier un Motu Proprio, Tra le Sollicitudine, sur la musique sacrée, et spécialement sur le chant grégorien. Il faut savoir que sauf exception, en son temps, le grégorien n'était plus pratiqué par le peuple chrétien, malgré les efforts

Prieuré Saint Jean-Eudes
1 rue des Prébendes
14 210 GAVRUS
Tél. 02 31 08 03 85
Fax : 09 82 62 21 94
14p.gavrus@fsspx.fr

de l'Abbaye de Solesmes pour le restaurer et le diffuser, malgré la réussite extraordinaire du Père Emmanuel dans sa petite paroisse du Mesnil Saint Loup du diocèse de Troyes.

Que nous dit Saint Pie X? Le chant grégorien est le chant propre de l'Église, et si la polyphonie ne doit pas être négligée, elle ne saurait prendre le pas sur lui. Priez sur de la beauté. Si certains d'entre vous ont un Graduale, appelé communément 800, avec le propre de chaque Messe, introït, graduel, alléluia ou trait, offertoire et communion, c'est au pape saint Pie X qu'ils le doivent ! Vous avez tous ou vous devriez tous avoir un Missel entre les mains. En fin de volume, vous y trouverez le commun de la Messe, les différents airs du Kyrieale (avec le Kyrie, le Gloria, le Sanctus, l'Agnus Dei, le Deo Gratias) et du Credo. Saint Pie X vous exhorte à les chanter d'une seule voix, de tout cœur, car prier, c'est chanter deux fois ! C'est ainsi que selon l'esprit de notre Mère l'Église, dans la mesure du possible, le dimanche, il faut préférer la Grand-Messe chantée à la Messe simplement lue.

Si saint Pie X a voulu l'Église plus belle que jamais, il a voulu également la rendre plus apte à remplir sa mission. Pour ce faire, il fut le maître d'œuvre du Code de Droit Canon promulgué après sa mort en 1917. Quel chantier ! Il s'agissait de coordonner et d'adapter les décrétales du Moyen-Age et les lois de différentes époques qui s'amoncelaient, s'accumulaient en une certaine confusion. Si saint Pie X a voulu s'atteler à cette tâche gigantesque, c'est qu'il était un Saint! Affirmation paradoxale? Non pas, car il savait que l'ordre est plus encore un fruit de la charité que de la justice ; il savait qu'une Église en ordre est une Église prête à la bataille, une Église plus apte à servir Dieu, plus apte à mener les âmes à Dieu. L'ordre a un but, une fin : le salut des âmes et la gloire de Dieu.

C'est ce code que nous gardons. Le nouveau, nous le rejetons en tant que code parce qu'il opère non pas une vie mais une œuvre de mort : il est empoisonné par l'esprit libéral, œcuméniste. Il est la mise en formules juridiques du 2^e Concile du Vatican, Jean-Paul II le dit dans sa présentation. Aussi ce code ne guide-t-il plus les chrétiens vers le Ciel ; il les dévoie bien plutôt.

Saint Pie X a voulu également l'Église plus forte dans sa foi. « Faites que nous soyons plus forts dans la foi – *ut fortes efficiamur in fide!* », demanderons-nous à Dieu dans la Postcommunion. Et dans la collecte de la Messe, nous venons de chanter : « Dieu qui avez suscité saint Pie X ad tuendam catholicam fidem – pour protéger la foi catholique,... faites qu'en suivant ses exemples, nous obtenions les récompenses éternelles. »

Ce qui fait la force de l'Église, c'est une foi intègre. La foi est le premier bien de l'Église, elle est son trésor. C'est pourquoi, saint Pie X, homme de doctrine mais également homme de résolutions pratiques, prit des mesures concrètes pour maintenir l'Église dans son unité intérieure fondée sur la foi : après avoir condamné une série d'erreurs menaçant la foi dans le décret *Lamentabili*, après avoir

dénoncé et disséqué l'hérésie moderniste dans l'Encyclique *Pascendi*, il publia un Motu Proprio en 1910, *Sacrorum Antistitum*, pour exiger un serment antimoderniste et retirer aux modernistes les chaires d'enseignement et les charges de curé.

La sévérité de saint Pie X envers l'hérésie s'accompagnait toutefois de charité douce envers les déviants qu'il s'efforçait d'amener à résipiscence, au repentir. Il dit à l'évêque dont dépendait l'apostat Loisy, c'est un exemple entre

beaucoup d'autres : « S'il fait un pas vers vous, faites-en deux vers lui ! » Cette juste sévérité envers l'hérésie, et cette patience inlassable envers l'hérétique ont été bien mises en lumière dans la *Disquisitio*, le complément d'enquête ordonné par le pape Pie XII, complément qui lava Pie X du reproche de dureté et mit en lumière la duplicité de ses adversaires, complément qui ouvrit la voie à la canonisation du combattant de la foi.

Mais en quoi le modernisme met-il la foi en danger, en quoi la subvertit-il ?

La foi, selon la bonne doctrine, est l'adhésion de l'intelligence à la vérité révélée de Dieu. Pour le moderniste, en revanche, elle n'est que le fruit du besoin religieux de l'homme ; elle n'est plus un acte de l'intelligence, mais une aspiration du cœur humain et son épanouissement. La Révélation, selon la bonne doctrine, est la Parole de Dieu : Par les prophètes, par son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ,



et par les Apôtres, en dernier lieu, Dieu a daigné nous révéler quelque chose de son mystère. La Révélation - close depuis la mort de saint Jean - constitue le dépôt de la foi que nous devons garder coûte que coûte, serait-ce au prix de notre vie. Pour le moderniste, en revanche, la Révélation est la simple prise de conscience que Jésus-Christ est notre Sauveur. Et la mission de l'Église est simplement de faire prendre conscience à tous les hommes qu'ils sont un dans le Christ. Les dogmes auront donc à changer, à évoluer dans le même temps que la conscience humaine, au fil des générations. Et la Tradition ne sera plus alors que la transmission de l'expérience religieuse. Chacune ayant la sienne, fort respectable..., dans n'importe quelle confession, la religion catholique est ainsi rabaissée au niveau des fausses religions.

Contre le modernisme aujourd'hui plus virulent que jamais, nous devons user des remèdes prescrits par saint Pie X : l'étude appliquée du catéchisme et de la doctrine, chacun devant avoir une connaissance religieuse proportionnée à sa culture profane. Il est important de noter que le dernier document important du règne de saint Pie X, en juin 1914, porte sur la nécessité de dispenser la philosophie et la théologie aux séminaristes et aux étudiants des universités selon les principes et la méthode de saint Thomas d'Aquin, le docteur commun, l'Ange de l'école, la lumière des esprits. Une droite formation des esprits et des cœurs aurait sans doute prévenu les folies meurtrières, les hécatombes du 20^e siècle qu'on a pu appeler le Siècle de l'enfer. Qu'en sera-t-il du nôtre ?

Saint Pie X a voulu l'Église plus belle, plus apte à remplir son office de salut, plus forte dans sa foi. Il l'a voulue enfin plus sainte. C'est ainsi qu'à l'occasion de son jubilé d'or sacerdotal, saint Pie X, dans l'exhortation *Haerent animo*, s'est adressé aux prêtres en les pressant de nourrir chaque jour leur âme par la piété et par l'étude. Il leur a parlé, entre autres choses, de la chasteté sacerdotale comme du plus beau fleuron de leur couronne. N'est-il pas bon de le rappeler en un temps où le célibat sacerdotal apparaît comme une citadelle assiégée de toutes parts et déjà investie pour partie ? En vue de la sainteté de l'Église, saint Pie X a également publié des décrets sur la Sainte Eucharistie. Au début du 20^e siècle, les fidèles mêmes bons n'osaient communier que de loin en loin. C'était, du moins en certains pays, un effet persistant de l'ancien jansénisme. De plus, les enfants étaient tenus éloignés de la Sainte Table. Pour remédier à ces déviations, aussitôt monté sur la chaire de Pierre, en 1905, saint Pie X invita les fidèles à la communion fréquente, voire quotidienne, pourvu qu'ils fussent en état de grâce et animés d'une intention droite (*Sacra Tridentina* du 20.12.1905). Puis il admit les enfants à la communion dès l'âge de raison alors qu'à l'ordinaire, ils attendaient d'avoir douze ans (*Quam Singulari* du 8.08.1910). Recourons donc souvent au sacrement de pénitence afin de communier avec fruit à Jésus-Hostie !

Enfin, pour rendre l'Église plus rayonnante de sainteté, saint Pie X a stimulé la dévotion à la Sainte Vierge en exposant dans l'encyclique *Ad Diem illum*, publiée en 1904, à l'occasion du cinquantième de la promulgation

du dogme de l'Immaculée Conception, le fondement de la maternité spirituelle de Marie sur chacun de nous. Ce fondement n'est autre que sa maternité divine. Notre-Dame est la mère des membres de l'Église, puisqu'elle est la mère de Jésus, tête de l'Église. Voilà pourquoi nous devons sans cesse recourir à son intercession. Marie est en tout associée à Jésus. Elle a été associée à l'œuvre de notre rachat au titre de la corédemption ; elle est associée à l'œuvre de la dispensation de la grâce au titre de sa médiation. Vous criez Marie, et elle répond Jésus ! Qui séparera Marie de Jésus ? Qui opposera Jésus à Marie ? En honorant la Vierge Marie, nous honorons son Fils, Jésus. Voilà pourquoi, nous n'avons pas accepté le nouveau rosaire avec ses mystères lumineux. Nous n'avons pas à rendre le rosaire « plus christologique », comme parle Jean-Paul II. Nous ne sommes pas de ces dévots scrupuleux, pour reprendre l'expression de St Louis-Marie Grignon de Montfort, qui craignent d'abaisser Jésus en élevant Marie. En méditant les mystères de Notre-Dame, nous sommes bien sûrs d'être conduits jusqu'à Jésus.

À la suite de saint Pie X, nous devons avoir le souci de la beauté de l'Église, de son bon ordre tout orienté vers le triomphe du Christ-Roi, de l'intégrité de sa foi, du rayonnement de sa sainteté, tout spécialement par la purification de notre âme, en usant fréquemment du sacrement de la pénitence. Saint Pie X nous aidera à remplir ce programme comme il aida autrefois le séminariste Francisco Bartos, dont nous avons parlé en introduction, et qui lui exprima au cours de l'audience ses craintes au sujet des examens à passer.

« *Je ne veux pas bénir la paresse, je bénirai tous vos examens, pourvu que vous étudiez* », avait répondu le Saint Père

L'effet merveilleux de cette bénédiction se manifesta cinq ans plus tard. Le sujet traité était la primauté du pontife romain. Un des examinateurs, contestant mon argumentation, affirma : L'Église orientale n'a jamais accepté cette primauté que vous avez conférée à l'Église de Rome. Je répondis en renvoyant à la première épître de saint Clément, à l'épître de saint Ignace d'Antioche à l'Église de Rome, et à un discours de saint Ephrem. Avec un sourire de défi, l'examineur m'indiqua la patrologie et dit : « Je doute que vous puissiez trouver le témoignage d'Ephrem auquel vous faites allusion. » La patrologie que j'avais étudiée était en cinq tomes ; celle qui était devant moi était en neuf tomes. J'ai regardé les trois tomes qui étaient en face de moi, invoquant saint Pie X : Mon bon Pie X, vous savez que j'ai étudié, mais pas dans l'édition de cette patrologie. J'ai accompli mon obligation. Maintenant, c'est à vous. Je pris le tome qui était entre les deux, et je l'ouvris à la moitié. Un frisson d'effroi parcourut ma colonne vertébrale, car au sommet de la page, on pouvait lire : Discours de saint Ephrem sur la souveraineté du pontife romain ! »

Abbé Nansenet

Nous sommes contre-révolutionnaires

Le 14 juillet dernier a vu la célébration du 225^e anniversaire de la prise de la Bastille, symbole de la Révolution française. À cette occasion, il est bon de se rappeler que la Révolution rejette précisément ce que nous devons défendre.

Les révolutionnaires de 1789 nourrissaient le projet de renverser le trône et l'autel. Mais ce qui était ultimement visé, comme dans toute phase de la Révolution, quels que soient les siècles et les pays, c'est l'autorité même de Dieu, c'est ce principe selon lequel toute autorité vient de Dieu. La démocratie, non pas en tant que système politique en soi, mais en tant que système révolutionnaire, en est un exemple éloquent : on s'imagine que le peuple, seul souverain, est le détenteur et même la source de toute autorité, qu'il délègue à tel ou tel par son vote. Le pouvoir ne vient plus d'En-Haut, mais de la base : on veut se passer de Dieu.

Ces gravissimes erreurs fourmilleront au XIX^e siècle, infestant même les milieux catholiques : c'est ce que les papes ont condamné sous le nom de libéralisme. Sous prétexte de liberté (devenue le Bien absolu), l'homme veut être indépendant de Dieu. On prive alors l'État de Dieu et de la seule vraie religion : c'est le laïcisme et la liberté religieuse. Toujours en vue de la liberté, on sépare l'homme de Dieu, en tombant dans le naturalisme (la nature n'a pas besoin de la grâce), et le rationalisme (la raison de l'homme est seule juge de tout). On arrivera enfin à la liberté ultime de l'homme qui se sépare non seulement de Dieu et de son autorité, mais de toute autorité, à quelque société qu'elle préside (Église, État, famille) : c'est l'individualisme. L'homme se croit alors indépendant de tous, maître de lui-même. Cette erreur, qui est un péché de rébellion contre Dieu, est aussi une aberration contre le bon sens, puisque l'homme est un « animal social », et qu'une société ne peut subsister sans autorité : nous ne sommes pas citoyens de la jungle ! Il serait profitable de relire les enseignements des papes sur ces

sujets : Grégoire XVI ou Pie IX (*Syllabus*), ou encore Léon XIII (*Libertas*) et saint Pie X. Un excellent ouvrage de M. l'abbé Roussel, intitulé *Libéralisme et Catholicisme*¹, explique bien ces erreurs pernicieuses.

Malheureusement, malgré les mises en garde énergiques des papes, le XX^e siècle verra l'introduction de ces erreurs jusqu'aux plus hauts postes dans l'Église, avec le Concile Vatican II. Voulant réconcilier l'Église avec la Révolution, les papes et les évêques conciliaires n'ont fait qu'adopter les principes destinés à saper les fondements de l'Église : on assiste depuis un demi-siècle à l'auto-destruction de l'Église. Il suffit d'y regarder d'un peu plus près. L'indépendance vis-à-vis de Dieu et de l'autorité qui vient de Lui se manifeste par la liberté religieuse, source de l'apostasie des États (*Dignitatis Humanae*), ou encore par la collégialité (*Gaudium et Spes*), où l'autorité du pape est noyée dans celle des évêques, celle des évêques conditionnée par celle des prêtres, et celle des prêtres muselée par les conseils paroissiaux : ne retrouve-t-on pas ici la souveraineté du « peuple de Dieu », avec l'autorité qui viendrait de la base ? Ces mêmes principes conduiront encore au personnalisme et à l'individualisme, où la conscience est érigée en règle suprême (*Gaudium et Spes*).

Ces erreurs démolissent l'Église, qui est une société divinement constituée, avec une autorité exercée au travers d'une hiérarchie, pape et évêques : Dieu l'a ainsi voulu. Un catholique doit se défendre de ces erreurs, et maintenir, en paroles comme en actes, le principe selon lequel toute autorité vient de Dieu, et que l'on doit se soumettre à cette autorité, sous peine de ne plus être catholique.

Le grand mystère de cette crise consiste en ce que les hommes

qui détiennent cette autorité dans l'Église veulent nous forcer à adopter ces principes révolutionnaires. Mais il s'agit là d'un abus, l'autorité ne pouvant servir à détruire la Foi ou la Loi de Dieu. Pour le maintien de notre fidélité, il faut donc entrer en résistance, dans une apparente désobéissance. Cependant, ce n'est pas le principe même d'autorité que nous rejetons, mais tel ou tel ordre qui détruit la Foi. Il faut au contraire maintenir coûte que coûte et la Foi, et ce principe d'autorité dans l'Église. Abandonner l'un sous le prétexte de s'attacher à l'autre nous ferait devenir, à notre tour, révolutionnaires... En pratique, cela demandera, de la part de tout catholique, une soumission à l'autorité (paroisse, prieuré...), sauf si celle-ci lui donne un ordre contraire à la Foi ou à la morale. Et cette soumission est requise même si l'ordre paraît absurde, incompréhensible : n'oublions pas que les supérieurs, sur cette terre, ont toujours été et seront toujours pécheurs... Mais cette réalité ne leur enlève pas l'autorité : autrement, il n'y aurait plus jamais d'autorité possible. De plus, attendre d'être convaincu personnellement du bien-fondé d'un ordre pour y obéir revient à nier l'autorité : l'ordre n'est plus qu'un simple conseil... Prenons un exemple : depuis le premier pape, l'Église demande à la gent féminine de se couvrir la tête à l'église. Beaucoup ne comprennent pas. Certaines se soumettent malgré cela. Qu'elles en soient félicitées, remerciées, encouragées. D'autres, au contraire, riposteront : « je ne vois pas pourquoi, donc... ». Ne sommes-nous pas infestés par les idées de la Révolution ? D'autres réactions, qui ne sont malheureusement pas rares, nous poussent à le penser. Résumons-les : -« Ce sermon me plaît... je suis d'accord... donc il est bien ! » Mais ne serait-ce pas plutôt la vérité (plaisante

¹ Disponible à la procure.

ou non), qui fait la bonté d'un sermon ?

-« C'est nous (les fidèles) qui conférons aux prêtres la juridiction de suppléance qu'ils ont sur nos personnes ». Cette affirmation, dont la substance est tirée d'un bulletin qui se veut un fer de lance de la Tradition « résistante », est en réalité une application des principes de 1789 : les prêtres recevraient leur autorité de la base ! Il est vrai qu'en raison de la crise et de la misère morale qui menace les âmes, l'Église nous donne cette juridiction de « suppléance », à l'occasion de la demande des fidèles. Mais ce pouvoir est toujours reçu de l'Église ! Autrement, on se jette dans l'anarchie complète, et sous prétexte de refuser Vatican II, qui est un véritable « 1789 dans l'Église », on recommence la révolution de mai 1968, qui refuse toute autorité... C'est d'ailleurs ce que semble préconiser ce même article en sa conclusion...

-« On peut choisir le prêtre que l'on veut, du moment que c'est la messe traditionnelle... ». Cette réflexion, hélas courante, témoigne de l'individualisme prôné par la Révolution. Mais alors comment expliquer

l'attitude héroïque des Vendéens qui refusaient d'assister à la messe pourtant traditionnelle des prêtres jureurs ? Les prêtres ne sont pas des distributeurs automatiques de sacrements, et l'Église demande qu'ils appartiennent à un diocèse ou à une congrégation qui leur donneront l'autorité qu'elle veut leur conférer : le prêtre 'vagus', sans appartenance, aura donc une autorité purement personnelle pour exercer son ministère, et non celle de l'Église... De plus, en assistant à la messe, le fidèle manifeste son attachement à l'Église, en se soumettant à son autorité, représentée concrètement par le prêtre qui célèbre. Et cela est ainsi, même si on n'en a pas conscience. Voilà pourquoi nous détournons les fidèles d'assister aux messes des prêtres appartenant aux Instituts « *Ecclesia Dei* ». En effet l'autorité qu'ils ont reçue pour célébrer la messe et donner les sacrements est conditionnée par leur acceptation du Concile Vatican II (c'est là le prix de leur reconnaissance officielle). Assister activement à ces messes, c'est accepter au moins implicitement le Concile et ses erreurs...²

Pour conclure, rappelons cette nécessité absolue de maintenir la Foi, pure, intègre, et en même temps ce principe d'autorité qui fait partie de la constitution même de l'Église. En dehors d'un réel péril pour la Foi ou les mœurs, on doit garder cette soumission à l'autorité, quelle qu'elle soit. Si le prieuré ne prêchait plus la Foi et la Loi de Dieu, les fidèles auraient un devoir grave d'en avertir leurs prêtres ! Mais si la même ligne est fidèlement gardée, tous se doivent de maintenir l'union des cœurs et des volontés, dans la poursuite du bien commun. Que la Vierge fidèle, si vénérée à la Délivrande, nous maintienne dans cette unique fidélité à l'enseignement pérenne de l'Église et à sa constitution divine.

Abbé d'Abbadie

¹ Il est d'ailleurs tristement intéressant de remarquer l'évolution de ces Instituts. Ne retenons que la Fraternité Saint Pierre, qui se réjouissait il y a peu d'avoir reçu les encouragements du pape François à appliquer le Concile Vatican II, ou qui manifestait sa « gratitude envers saint Jean-Paul II »...



« Il m'est bien difficile d'exprimer en quelques mots toute ma gratitude pour ces trois années passées au prieuré Saint-Jean-Eudes et spécialement pour toutes les prières dites à mon intention, et tous les témoignages de reconnaissance reçus cet été, lors de mon départ. Depuis août 2011, la Providence a voulu que j'exerce auprès de vos âmes mon ministère de jeune prêtre. Ces baptêmes, ces enterrements, les messes dominicales, les cours de catéchisme auprès des enfants, les mouvements de jeunesse, les visites aux malades... furent autant d'occasion de distribuer les grâces. Et combien d'autres grâces restent cachées aux yeux des hommes. Que nos actions de grâce montent vers le Bon Dieu pour tant de bienfaits.

Maintenant, me voici sous d'autres cieux. Mais la Providence n'a pas voulu abandonner vos âmes ; pour reprendre l'adage cartusien bien connu : « le monde tourne, mais la croix demeure » ! Les prêtres passent au prieuré, mais Dieu permet que vos âmes continuent d'être nourries par la grâce ! C'est toujours et indéfectiblement Notre-Seigneur qui s'occupe de vos âmes. Je reprendrai juste pour terminer quelques mots du R.P. Calmel : « Persévérez dans la foi, allez jusqu'au bout de la lumière que nous avons reçue ; cette lampe inextinguible, l'Église au jour du baptême l'a remise entre nos mains pour nous éclairer dans cette vallée de larmes jusqu'à ce que brille le jour éternel où nous verrons face à face notre doux Sauveur. »

Bien chers fidèles, je vous dis au revoir ou adieu selon ce que les desseins de la Providence nous réserveront. Soyez assurés de mes ferventes prières, spécialement au St Sacrifice de l'autel. Entre la patène et l'hostie, il y aura toujours Gavrus. Avec ma bénédiction sacerdotale. »

L-E Héon +

La sainte Croix

L'Incarnation est rédemptrice. Le mystère de l'Incarnation du Verbe est ordonné à celui de la Rédemption, c'est-à-dire à notre rachat. C'est donc au pied de la Croix que nous apprendrons ce que nous sommes, ce que nous devons devenir et comment nous le deviendrons.

Arrêtons-nous au pied du calvaire et contemplons les trois croix qui s'y dressent : celle du mauvais Larron, celle de notre Sauveur et enfin la nôtre, celle du bon Larron.

Le mauvais Larron est crucifié. Il est rivié entre ciel et terre.

Entre ciel et terre, le pécheur l'est vraiment. Combien l'homme est terrestre, nous le savons bien. Qu'il est appelé au Ciel, nous l'oublions trop souvent. Tout homme, qu'il le veuille ou non, qu'il l'ignore ou qu'il ait la foi, qu'il ait une immense culture, qu'il soit décadent ou bien barbare, tout homme est appelé à voir Dieu et s'il n'y parvient pas, il est coupable et sera châtié.

Mais ce pauvre homme est justement rivié sur sa croix, il ne peut s'élever au ciel, il est retenu à son instrument de supplice par sa nature déchue. Lors du péché originel, l'âme humaine s'est révoltée contre son Seigneur et, tout naturellement, le corps humain s'est à son tour révolté contre son seigneur qu'aurait dû être son âme. Depuis ce jour les hommes gémissent dans leurs corps de mort, comme l'appelle saint Paul, qui les conduit à ce qu'il ne veulent pas. Depuis ce jour l'homme est esclave de ses passions, ne pouvant non seulement les gouverner, mais ne parvenant pas à secouer leur joug qui le mène à la faute. Que de combats pour s'arracher à une seule mauvaise habitude !

Bien plus l'homme est esclave de ses trois concupiscences, celle de la chair, celle des yeux et celle de l'orgueil. Esclave non seulement de sa propre concupiscence, mais esclave aussi du monde et de son regard, esclave du diable et de ses tentations.

Satan peut bien rire et lui promettre la liberté à ce pendu qui ne voit, ni ne veut voir, son hideuse croix et ses gros clous. Satan lui fait croire qu'il est libre car il n'est pas possédé par



Dieu, tandis qu'il est esclave car il ne possède pas Dieu ni sa liberté.

Pauvre pécheur ! Non seulement esclave, non seulement privé de sa liberté, privé de tout mouvement mais bien incapable par lui même de se détacher de sa croix... Et Satan ricane : descends de ta croix si tu peux ! Le pauvre homme voudrait bien s'il pouvait. Seul Dieu peut lui rendre ce qu'il a perdu.

Et Dieu est là, à côté, crucifié, qui enseigne comment l'amour fait de la croix la clé de la prison.

Dieu est crucifié. Ce sont des bras de vrais légionnaires qui ont manié ces vrais fouets armés d'osselets. Ce sont de vraies épines qui ont pénétré cette tête, du vrai bois bien rugueux qui porte ce corps et de vrais longs clous, froids et rigides, qui transpercent ces mains. Mais surtout c'est un vrai Dieu, c'est le vrai Dieu qui est crucifié, vraiment crucifié. Mystère insondable !

Immensité de la sainteté du Fils de l'homme ! Parfaitement chaste car détaché des apparences, arraché à ses vêtements ; bien plus, châtiant son corps si parfait pour payer toute

la lâcheté du corps de l'homme ; offrant cette victime sans tâche en prière d'agréable odeur. Parfaitement pauvre car détaché de toute possession ; bien plus, donnant jusqu'à son bien le plus précieux, le seul qui lui reste, à son pauvre ami, donnant sa sainte Mère à chaque chrétien.

Mais surtout parfaitement obéissant, obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix ! L'obéissance est bien une mort, un déchirement de notre volonté ; qui ne l'a pas ressenti ? Dieu sur la croix soumet sa volonté d'homme et accepte librement la mort et la mort de la croix. À chaque instant le Christ peut détacher sa main de la croix. À chaque instant il la tient dans l'obéissance à la volonté du Père. Chaque instant sur la croix est immolation de la volonté du Christ à la gloire du Père, est sacrifice de l'Agneau sans tâche en compensation de l'immense méchanceté du monde, en réparation de la première désobéissance et de toutes ses conséquences.

Mais l'Agneau est élevé afin d'attirer tout à Lui. Dieu est crucifié, l'Amour est crucifié et c'est bien le secret de la croix que cet amour. La moindre goutte du sang du Christ pouvait

sauver des mondes. La moindre de ses souffrances, souffrance d'un Dieu, avait une valeur infinie, suffisante pour réparer tous les péchés du monde et plus encore. Mais c'est dans cet amour seul que toutes ces souffrances tirent leur efficacité.

Comment Notre-Seigneur pouvait-il payer notre dette ? Il fallait pour cela qu'il puisse se réclamer auprès du Père d'un quelconque lien de famille et d'un quelconque lien d'amitié avec nous. Le lien du sang, il le clame toute sa vie : il est le Fils de l'homme, le premier d'entre les hommes et leur Roi par droit de nature. En s'offrant au Père comme chef de l'humanité, Notre-Seigneur a donc, dans le principe, sauvé tous les hommes, et aucun homme qui se sauve ne peut se sauver sans lui. Mais encore faut-il que chaque homme, tel un fils prodigue, accepte de rentrer dans la famille, de s'y unir par le lien de la vie commune, le lien de la charité. Sans ce lien de l'amitié, la croix de Notre-Seigneur ne peut porter ses fruits, ses mérites ne s'appliquent pas. Par ce lien de l'amitié est constituée la famille de Notre-Seigneur qui est tellement sienne qu'elle est son corps, non son corps de chair, mais son corps d'amour, son Corps mystique qui vit de sa propre vie.

Qui douterait de la puissance de Dieu, de sa puissance de miséricorde ? Et pourtant combien doutent de son amour, combien de cœurs de pierre restent insensibles malgré la promesse du Paradis et l'appel à la sainteté de leur Dieu ? Alors le Christ, mendiant d'amour, leur a montré son cœur. Par les oeuvres, par sa grande oeuvre pour laquelle il est venu, par sa croix, Notre-Seigneur nous a comme démontré toute la folie d'amour qui habite son Sacré-Cœur. Ce n'est que dans l'amour du Christ que toute la Passion prend son sens. Elle est l'appel de l'Agneau à l'amour des hommes.

La croix du mauvais Larron est esclavage du péché et haine de Dieu. La Croix du Christ est oeuvre de libre amour de Dieu et des hommes.

L'autre larron, un vrai voleur, un vrai pécheur comme nous, est aussi crucifié. Mais quand il était dans son cachot, le larron a bien entendu le jugement de Pilate et la haine des juifs. Il

a bien entendu cette horrible ironie du peuple élu : Nous n'avons d'autre Roi que César. Il sait l'injustice de cette condamnation et, dans son demi-honneur d'homme de sang mais d'homme de guerre, il s'est indigné de cette lâcheté et de cette haine.

Maintenant il voit cet homme, si beau et si défiguré, si digne sous sa couronne d'épine, si chaste dans sa nudité, aussi doux, aussi obéissant qu'un agneau qui, tel Isaac, étend lui-même ses mains sur le bois de la croix... Mais surtout cet homme qui pardonne à ses bourreaux ! À Pilate ! Aux juifs ... ! Cet homme est roi, oui ! sûrement il est roi, roi d'amour. Son royaume ne peut être de cette terre pleine de haine. Son royaume ne peut avoir de fin.



Alors le voleur supplicié veut réaliser son dernier casse, le plus beau des casses ! Il va voler ce Roi d'amour. Il rassemble ses forces, sacrifiant quelques instants de la maigre vie qu'il lui reste, il tire sur ses bras, horriblement enflammés par les clous, et, dans le sifflement de sa respiration hâchée, il décoche les trois flèches qui doivent conquérir le divin cœur. Il reconnaît sa misère et embrasse sa croix. Il professe sa foi, sa foi dans l'innocence de l'Agneau et sa foi dans sa royauté.

Il clame finalement son amour du divin Roi crucifié et son désir de lui être uni dans l'éternité.

Sainte Hélène, dans le trou qui contenait les croix du Golgotha, a vu des dizaines de croix, des grandes et des petites, des dures et des légères. Parmi ces croix, celle du mauvais Larron n'a pas fait de miracle, mais celle du bon non plus. Seule celle du divin Crucifié ressuscite les morts. Le mauvais larron ne s'est pas sauvé, malgré sa croix. Le bon larron ne s'est pas sauvé par sa propre croix mais il est entré dans le royaume parce qu'il s'est uni au Roi par sa foi, par son combat et par son amour. Nos propres croix ne valent que dans la mesure de notre foi, de nos combats et de notre charité.

Soyons ce bon Larron. Il est juste que nous souffrions. Mais les damnés aussi ont souffert. Il est bon que nous souffrions et ça, les damnés ont refusé de l'admettre. Il est bon que nous souffrions par amour, car alors nous entrons dans le Corps mystique, et, incorporés au Christ, nos souffrances sont les siennes, ses mérites nous appartiennent, son héritage est nôtre.

Abbé de Blois +

Notre-Dame de Jonville

« Il est nécessaire de connaître la Sainte Vierge parce qu'il est nécessaire de connaître ce qui est essentiel au christianisme », nous dit le Père Roschini dans son Catéchisme marial.

Notre-Dame entre donc dans la composition du christianisme puisqu'il est la religion de son divin Fils. C'est ainsi que Notre-Dame en tant que Mère de Dieu, se trouve au cœur du symbole de la foi où nous chantons : Je crois en Jésus-Christ... qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. On ne peut donc comprendre la religion chrétienne sans Marie, et la dévotion à Marie se révèle être une note de la véritable Église : là où ne fleurit pas le culte marial, il ne saurait y avoir la vraie religion !

Nous devons nous appliquer à connaître la Sainte Vierge et ce d'autant qu'en nos jours calamiteux, le démon se déchaîne avec la complicité active de gouvernants qui s'acharnent à détruire la foi des chrétiens. Mais qui est la première ennemie de Satan ? Marie qui dit à la petite Lucie lors d'une apparition à Fatima, au Portugal, en 1917 : Mon cœur immaculé sera pour toi un refuge et le chemin assuré qui te conduira au Ciel. Notre-Dame est victorieuse de toutes les batailles de Dieu, elle a reçu dès le premier instant de son existence le pouvoir et la mission d'écraser la tête du Serpent.

Nous le voyons, il ne s'agit pas en cette matière d'acquérir une connaissance froide et abstraite, mais d'une connaissance vitale, chaleureuse, toute détrempée de piété et de tendresse, car Dieu a voulu donner à la Sainte Vierge une influence particulière sur nos destinées, et ce au point d'en faire notre Mère selon la grâce. Dans le Salve Regina, nous invoquons Notre-Dame comme étant notre vie, notre douceur et notre espérance : Salve Regina, Mater misericordiae, vita dulcedo et spes nostra salve.

Évoquons à gros traits, devant la statue de Notre-Dame de Jonville que vous aimez honorer, la destinée de la Mère de Dieu et notre Mère. Elle peut se diviser en trois périodes.

1) De la naissance de Marie jusqu'au mystère de l'Annonciation

Marie descendait de la tribu de Juda et de la famille royale de David, mais ses parents, par un revers de fortune, vivaient dans la simplicité. La Tradition nous dit qu'ils avaient pour nom Joachim et Anne. La Tradition nous dit également qu'Anne était stérile et qu'elle conçut sur le tard comme par miracle son admirable enfant. À sa naissance, la Sainte Vierge reçut le nom de Marie, nom qui signifie Dame, Souveraine ou encore aimée de Dieu. Ce nom, nous devons toujours le prononcer avec respect et confiance. La fête du Saint Nom de Marie, d'abord célébrée en Espagne, fut étendue à l'Église universelle par le Bienheureux Innocent XI, en 1683, à la suite de la victoire de Jean Sobieski, le roi de Pologne, sur les Turcs qui

assiégeaient Vienne et menaçaient tout l'Occident : Marie avait été invoquée avec ferveur ; elle avait procuré le succès malgré la disproportion des forces en présence.

Toujours selon la Tradition, dès sa tendre enfance, Notre-Dame, probablement orpheline, fut élevée au Temple par les soins de saintes gens. Peut-être fit-elle en ces années la connaissance de Siméon et d'Anne.

La présentation de la Sainte Vierge au Temple est fêtée le 21 novembre. Cette fête fut chère à l'école française de spiritualité. C'est un 21 novembre que Mgr Lefebvre, dans une déclaration célèbre, opposa la Rome de toujours à la Rome de tendance néo-moderniste, et dit son adhésion indéfectible à la première, son refus obstiné de la seconde.

À l'âge de quinze ans environ, la Sainte Vierge quitta le Temple, se fiança à Joseph, *vir justus*, issu lui aussi de la famille de David.

2) De l'Annonciation à l'Assomption

2.1) Pendant le temps de la vie cachée

Qu'est-ce que l'Annonciation ? La révélation que Dieu fit à Marie, par l'entremise de l'archange Gabriel, qu'elle était choisie pour être la Mère de Dieu. Ne timeas Maria - Ne craignez point Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez, et enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura pas de fin.

- Comment cela se fera-t-il ?

- L'Esprit-Saint viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.

Marie a conçu le Fils de Dieu sans le concours d'un homme. Vierge dans la conception, Marie conserva sa virginité dans l'enfantement de Jésus, puis à jamais. Notre-Dame est la Vierge des vierges : la Sainte Vierge. Elle est la vierge ante partum, in partu et post partum.

Aussitôt après l'Annonciation, Notre-Dame se rendit à Aïn Karim, dans les monts de Judée, auprès de sa cousine Elisabeth, enceinte du Baptiste. Dès leurs retrouvailles, Elisabeth s'exprima en prophétesse en s'écriant : Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. D'où m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Votre voix n'a pas plus tôt frappé mes oreilles que l'enfant a tressailli dans mon sein. Heureuse celle qui a cru !

Aux paroles de louange d'Élisabeth, Marie répondit en louant le Seigneur dans son admirable cantique, le Magnificat, que nous entonnons jour après jour à l'office des Vêpres. Ainsi se réalise incessamment ce que la

Vierge annonçait : Parce que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse – *Quia respexit humilitatem ancillae suae, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Après le retour de Marie à Nazareth, saint Joseph vécut dans l'angoisse jusqu'à ce que l'ange – en songe – vint l'éclairer sur la conception virginale du Rédempteur.

Pendant l'attente de la naissance de Jésus parut un édit de l'empereur, ordonnant un recensement au lieu d'origine de chaque famille. C'est ainsi que la Sainte Vierge et saint Joseph se rendirent tous deux à Bethléem. C'est là que naquit le Sauveur du monde, dans une grotte. C'est Notre-Dame elle-même, fraîche comme une grande sœur, qui enveloppa son divin Fils de langes, et le coucha dans une crèche, avant de l'adorer.

Est-il possible de passer sous silence les prodiges qui marquèrent la naissance de Jésus ?

- Un ange avertit les bergers des environs d'aller présenter leurs hommages au nouveau-né.
- Une troupe d'anges s'unit au premier pour chanter : « gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté. »
- Huit jours après sa naissance - lors de la circoncision - on imposa à l'Enfant le nom de Jésus, ce qui veut dire Sauveur.
- Le quarantième jour, Jésus fut présenté au Temple, et Marie se soumit au rite de la purification légale. C'est à cette occasion que Simon, le vieillard, s'adressa à Marie en ces termes : Voici que votre enfant est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction ; vous-même, un glaive transpercera votre âme !
- Quelques semaines plus tard, une étoile guida les Mages d'Orient jusqu'au nouveau-né auquel ils offrirent de l'or pour confesser sa royauté, de l'encens pour confesser sa divinité, de la myrrhe pour confesser son humanité.

La Sainte Famille dut bientôt fuir en Égypte pour que l'Enfant échappât au massacre des Innocents décrété par la jalousie d'Hérode. Après la mort de ce dernier, la Sainte Famille revint d'exil et s'installa à Nazareth où Jésus, en compagnie de Joseph et de Marie, coula une vie cachée pendant trente ans. Ces longues années furent marquées par un incident notable rapporté par le Saint Évangile. À l'occasion de la fête de la pâque, les juifs montaient au Temple de Jérusalem. Lorsqu'il eut douze ans, Jésus prit part à ce pèlerinage, mais à son issue, il ne revint pas avec les siens, qui durent alors rebrousser chemin pour le retrouver au milieu des docteurs de la Loi, les émerveillant de ses réponses. Notre-Dame lui exprima leur douleur : Joseph et moi vous cherchions, dans l'angoisse. Que répondit Jésus ? Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père. Ils ne comprirent pas cette parole. Et dès lors, Jésus leur fut soumis. Nous sommes placés devant le mystère de l'Incarnation, le mystère du Dieu fait homme, du Dieu parmi nous, du Dieu assumant en toute sincérité une nature humaine, corps et âme.

2.2) Pendant le temps de la vie publique

À Cana, au commencement de la vie publique, Marie obtint un premier miracle de Jésus : le changement de l'eau en vin, lors d'un mariage. De ce jour, les Apôtres crurent en Jésus. C'est ainsi que l'heure de la manifestation au monde de Jésus fut avancée, et du même coup, l'heure de son élévation sur le bois de la Croix, où il devait accomplir l'œuvre de la Rédemption.

Il faut remarquer, que pendant les trois années de la vie publique, Marie fut le plus souvent séparée de son Fils. Cependant, nous la trouvons parfois mêlée à la foule qui accourait auprès de Jésus, et surtout, elle l'accompagna toujours en pensée.

Son Fils, elle le retrouva lors du Chemin de la Croix, à la quatrième station. Cette rencontre fut pour l'un et pour l'autre consolation ineffable et recrudescence de douleur, indissociablement. On est consolé de voir celui qu'on aime, celui dont on est aimé, d'être à ses côtés tandis que l'épreuve nous accable ; mais dans le même temps on souffre de le voir et de le faire souffrir.

Son Fils, elle le retrouva au Calvaire. Du haut de la Croix, Jésus nous donna sa Mère pour Mère, comme mère spirituelle, comme mère selon la grâce, en la personne de saint Jean qui nous représentait. C'est la troisième des sept paroles de Jésus en Croix.

Selon ce qu'enseigne la Tradition - et quoi qu'il en soit du silence apparent des Évangiles - c'est à la Sainte Vierge que Jésus apparut tout d'abord le dimanche de Pâques. Ne se devait-il pas avant tout à Celle qui avait compatie pleinement à sa Passion ?

Après l'Ascension de Jésus glorieux, Notre-Dame gagna le Cénacle avec les Apôtres et attendit, dans le recueillement d'une prière ardente, le Saint-Esprit promis.

Avant de monter au Ciel en corps et en âme - c'est le dogme de l'Assomption - la Vierge Marie veilla quelques années sur les intérêts de l'Église naissante, encourageant de ses exemples les Apôtres, les réconfortant dans leurs peines.

3) Depuis le jour de l'Assomption

En montant au Ciel, la Vierge Marie ne s'est pas éloignée de ses enfants de la terre. Elle s'est bien plutôt rapprochée d'eux puisqu'elle est maintenant en mesure de déployer toute sa puissance d'intercession. Elle connaît leurs besoins et répond à leurs appels.

Il nous faut recourir sans cesse à la Vierge secourable. Vos ancêtres l'ont fait ici, et c'est alors que le terrible choléra a reflué. Il est donc bien juste que vous vous montriez reconnaissants à la Sainte Vierge de sa sollicitude maternelle, et que vous mainteniez cette procession annuelle.

La Vierge Marie ne se laisse pas vaincre en générosité ; elle bénit ses dignes enfants.

Ainsi soit-il.

CONNAITRE NOTRE RÉGION

La fête des sept Douleurs de la Sainte Vierge a été étendue en 1814 par le pape Pie VII à toute l'Église pour rappeler les souffrances qu'il avait traversées : « Nous sommes autorisés à croire que notre délivrance vient [de la sainte Vierge], et que cette auguste protectrice a obtenu pour l'Église et pour la France la chute de la tyrannie, et la fin d'une persécution dont la prudence humaine ne voyait pas comment nous pourrions sortir. On sait que le souverain Pontife s'est cru redevable à cette puissante intercession, et de la patience qui l'a soutenu dans ses traverses, et des énémenens inespérés qui l'ont tiré de captivité et d'exil ; c'est pour constater sa reconnaissance que le saint Père a établi dans ses États une fête particulière qui se célèbre le 24 mai, jour de sa rentrée à Rome, et qui est destinée à honorer la sainte Vierge sous le titre d'Auxilium Christianorum (Secours des Chrétiens) » (L'Ami de la Religion et du Roi, t. 33 p. 1). Une statue de la Religion par Canova devait être placée dans la basilique Saint-Pierre « comme un monument consacré à la religion et au retour du souverain pontife Pie VII dans la capitale du monde chrétien » (Journal des Débats, 1er juin 1814).

L'église Saint-Vincent-de-Paul à Naples, construite en exécution du vœu de Ferdinand IV s'il remontait sur son trône, commencée en 1815 était presque terminée en 1829 ; une église identique était élevée à Turin, aux frais de la ville, en l'honneur du retour de ses rois (La Quotidienne, 23 septembre 1829). Le 25 octobre 1817, jour anniversaire de la délivrance de Moscou, le tsar posait la première pierre de la cathédrale du Christ-Sauveur (Journal de Rouen, 22 novembre 1817) dans laquelle des plaques de marbre portaient les dates des batailles et le nom des victimes de la guerre de 1812-1813 contre Napoléon ; cette église sera détruite en 1931 dans le cadre de la lutte antireligieuse et de la volonté d'imposer la foi communiste et reconstruite dans les années 1995-2000.

N'en déplaise à l'histoire partielle des libéraux chagrins, la restauration de 1814-1815 a causé partout en France un soulagement et une joie extrêmes (« des larmes de joie »), d'autant plus réfléchis que vingt-cinq ans de turpitudes en tous genres avaient quelque peu favorisé la méditation de cette vérité que « l'Ancien Régime, c'était le bon temps » (selon les témoignages mêmes des contemporains, relevés et commentés par X. MARTIN, La France abîmée, DMM, 2009, chapitres VII à IX). Donnons-en quelques exemples pour la Normandie, d'après des entrefilets de l'Ami de la Religion et du Roi de 1815 : à Coutances « le 13 juillet, le retour du Roi a été célébré par une fête. Les écoliers du collège sont allés en procession à un oratoire voisin.

Ces jeunes gens étoient pleins d'enthousiasme. Les habitans se sont réunis à eux. Le drapeau blanc a été promené avec pompe, et le nom du Roi salué par de nombreuses acclamations. » Dans tout le diocèse de Bayeux, une messe solennelle d'actions de grâces, suivie d'une procession, est célébrée en vertu d'une lettre pastorale de l'évêque. À Alençon, « les amis de la religion et du Roi ne se sont pas contentés de manifester la plus grande allégresse en apprenant le retour de Louis-le-Désiré dans sa capitale, ils ont encore fait éclater la plus vive reconnaissance » en faisant célébrer deux messes solennelles suivies pendant un an d'une messe quotidienne pour obtenir la bénédiction du ciel et le bonheur de la France (t. 4, p. 352, 392, 394). C'est d'une véritable fête de famille que rend compte le Journal du Calvados du 31 août 1814 : « L'enthousiasme qu'inspirent les vertus de notre Roi se communique de la ville aux campagnes. Lundi dernier, anniversaire du vœu de Louis XIII, les habitans de la paroisse du Manoir, près Bayeux, l'ont prouvé d'une manière non équivoque. Le matin ces braves gens se mirent sous les armes et ils allèrent chercher MM. le maire et adjoint, pour les conduire à la messe. Après la cérémonie religieuse, le maire fut reconduit à la mairie. Bientôt des tables furent dressées par ses ordres, et tous les habitans vinrent s'asseoir à un banquet où chacun apporta une joie impossible à décrire. Le maire présidait à cette fête. Il ressemblait à un bon père entouré de sa famille. On but à la sagesse et à la douceur de son administration vraiment paternelle. Ce fut ce magistrat généralement aimé, qui porta la santé de notre auguste Monarque. Les cris de Vive le Roi ! vive les Bourbons ! répondirent de toutes parts à ce toast si cher aux français. L'ordre n'a pas été un seul instant troublé. Ces braves gens ne laisseront jamais échapper l'occasion de faire éclater leur amour pour nos excellens princes. »

De nombreux monuments ont été élevés en France pour commémorer cet événement et certains n'ont pas été détruits après la révolution de 1830. Citons une plaque au-dessus de la place que le roi avait occupée dans l'église de Boulogne dès son arrivée en France le 26 avril 1814, une inscription sur le mur de la maison où il avait séjourné à Cambrai, une croix de fer doré « avec une inscription qui annonçait l'heureux retour du Roi » à Marguerittes, près de Nîmes, dès le 1^{er} mai 1814, une fontaine à Saint-Maximin (Var), la colonne du Douze-Mars à Bordeaux, la colonne de Calais. À Auch, c'est « la construction d'un autel monumental dans la belle cathédrale de Sainte-Marie, où, sous l'invocation des saints qui portent le nom de Louis, les représentans de la ville iraient annuellement

remercier Dieu d'avoir rendu à la France le bienfait conservateur de la légitimité » (Le Moniteur universel, 30 décembre 1815, p. 1438). Le 2 octobre 1826, l'archevêque de Tours bénit la chapelle en mémoire de la restauration des Bourbons que la duchesse d'Escars a dédiée à la Sainte Vierge dans sa terre de Laferrière (La Quotidienne, 9 octobre 1826).

Plusieurs monuments de ce type subsistent en Normandie.

Au lieu-dit « le Logis » à Brouains (canton de Sourdeval, Manche), est érigé un calvaire en granit portant l'inscription « AD PACEM ERECTA 1814 » qui signale la fin de la tourmente antireligieuse et des guerres napoléoniennes (*Art de Basse-Normandie, n° 108, p. 34*).



L'arrivée du duc de Berry à Cherbourg et son séjour à Caen en avril 1814 (où il délivre les prisonniers des émeutes de 1812) sont commémorés par des obélisques qui existent encore. Le préfet de la Manche pose la première pierre de l'obélisque de Cherbourg le 28 août 1819 : « Ce monument sera remarquable par la beauté et la grande dimension des blocs de granit vert qu'on y emploiera ; ce sera une fontaine publique dont la cuvette, d'un seul morceau, sera surmontée d'une aiguille quadrangulaire de plus de huit mètres de haut, également d'un morceau, polie sur toutes les faces » (Le Moniteur universel, 16 septembre 1819, p. 1216) ; le monument est inauguré le 17 février 1821. Un monument analogue était prévu sur la place vis-à-vis l'hôtel de la préfecture à Saint-Lô (Le Moniteur universel, 5 mai 1820, p.



597). La première pierre du monument caennais, devant l'église Saint-Étienne, est posée le 13 février 1821, premier anniversaire de l'assassinat du prince (L'Observateur neustrien, 14 février 1821). Après la révolution de 1830, ce monument est mutilé : les bas-reliefs en bronze par Petitot qui représentent le

prince sont enlevés (ils seront remplacés au XX^e siècle mais détruits pendant l'Occupation pour en récupérer le métal) et sa destruction est même demandée par les notabilités du nouvel ordre de choses (L'Ami de la Vérité, 14 février 1834 - Annuaire normand, 1931, p. 223-237).

Il existe encore, dans l'église de Mortagne-au-Perche, un tableau d'autel daté de 1814 représentant « Louis XVIII reconstruisant la France » par Lair : Louis XVIII et Pie VII à genoux devant Notre-Seigneur, lui offrant l'un son sceptre et l'autre sa tiare. Ce tableau commandé en 1814 avait été caché pendant les Cent-jours et installé définitivement le 8 juillet 1815.

La duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, avait donné un drapeau blanc à la cathédrale de Bayeux en mémoire du débarquement des Volontaires royaux du duc d'Aumont à Arromanches le 7 juillet 1815 (Journal du Calvados, 4 septembre 1816). Après la révolution de 1830, le préfet se le fait remettre par le chapitre pour qu'il soit brûlé à la sous-préfecture au cours d'une cérémonie citoyenne (en un « autodafé national » précise le journal caennais Le Pilote, 23 février 1831).

L'arrivée de la duchesse d'Angoulême à Dieppe le 25 juillet 1815 est commémorée l'année suivante par une messe d'actions de grâces suivie d'un Te Deum ; puis un monument destiné à perpétuer le souvenir de cette époque est inauguré (Journal de Nantes, 9 août 1816, d'après la Quotidienne).

L'un des monuments les plus importants est l'église construite par M. de Montmorency, propriétaire du magnifique château de Beamesnil (près de Bernay, Eure) : « L'église paroissiale de Beamesnil, diocèse d'Évreux, nouvellement construite aux frais de M. le



marquis de Montmorency, et destinée par le fondateur à être un monument de sa reconnaissance envers la Providence divine pour le retour des Bourbons en France, a été consacrée, le dimanche 1^{er} octobre, jour de saint Rémi, au moment même où tous les cœurs français étaient remplis d'une nouvelle joie par l'heureux événement

qui vient de raffermir le trône des enfants de saint Louis [la naissance du comte de Chambord] » (L'Ami de la Religion et du Roi, 25 octobre 1820, p. 345).